

Dans mon village, les vieux nous avaient maintes fois raconté la mer, et de mille façons différentes. Certains la comparaient à l'immensité du ciel : un ciel d'eau écumant au-dessus de forêts infinies, impénétrables, peuplées de fantômes et de monstres féroces. D'autres affirmaient qu'elle était encore plus étendue que les fleuves, les lacs, les étangs et tous les ruisseaux de la terre rassemblés. Quant aux savants de la grand-place, unanimes sur la question, ils attestaient que Dieu tenait cette eau en réserve afin de nettoyer la Terre de ses pêcheurs au jour du Jugement dernier.

Il faisait nuit. Une nuit sombre, vaguement brumeuse. Cachés derrière un rocher, nous

entendions le bruit des vagues et du vent. Morad avait dit que la mer était calme, ces temps-ci. Nous l'avions cru. Nous étions prêts à croire n'importe quoi pourvu qu'on nous permît de partir. Le plus loin possible. À tout jamais.

Une ombre noire se dressait près de la barque : c'était le passeur; nous ne savions pas son nom. Nous nous contentions de l'appeler «Patron», avec une déférence craintive, comme on aurait appelé un instituteur brandissant sa baguette, un gendarme véreux au regard cruel, un sorcier jeteur de sorts, tout homme qui tient votre avenir entre ses mains. De sa capuche rabattue sourdaient par moments d'étranges grognements.

J'ignorais ce qui, de la peur ou du froid, faisait grelotter Réda, mon cousin. Les deux, peut-être. Nous avions tous peur et froid, mais Réda paraissait le plus atteint. La mine blême, les traits tendus, il étreignait sa sacoche Adidas et claquait des dents. Sans répit. À peine eut-il allumé une cigarette que l'ombre se jeta sur lui et la lui arracha, le griffant aux lèvres. Réda ne broncha pas. Il continuait de trembler, de claquer des dents. Près de moi, Nouara allaitait son bébé. Impossible de mettre un âge sur son visage rond, un peu bouffi. Couronnée de tresses solidement nattées, sa tête se balançait au rythme d'une berceuse muette. De

son corsage pendait un sein flasque. Je le regardais avec attention, ne quittant pas des yeux le bout enfourné dans la bouche minuscule. Le petit, dont nous redoutions les braillements, l'essorait à pleines menottes. Le passeur avait été formel : «Un son, un faux pas, et on finira tous au trou!» Mais de quel trou, de quel abîme, grands dieux, pouvait-il bien s'agir? En était-il de plus profond, de plus ténébreux que celui dans lequel le dénuement nous avait précipités?

Parmi nous se trouvaient Kacem Djoudi, un Algérien de Blida qui avait été instituteur du temps où la paix régnait dans son pays, Pafadnam et Yarcé, deux Maliens dont on ne voyait que le blanc des yeux, et Youssef, un prétendu Marrakchi dont l'accent prononcé indiquait des origines berbères, du Moyen Atlas sans doute. Le petit groupe paraissait placide. Le géant Pafadnam en était à sa troisième tentative de départ. Il n'aurait pas dû nous le dire! La veille, au café, Morad, l'associé du passeur, nous avait pourtant certifié que le franchissement du détroit de Gibraltar n'était que l'affaire de quelques heures. «Vraiment pas la mer à boire!» avait-il plaisanté.

Moi, j'avais ri; mais pas Réda qui, tenaillé par un épouvantable mal de ventre, nous quittait tous les quarts d'heure pour revenir aussi pâlot qu'il

était parti. Morad dont la petite taille arrogante, les tenues soignées, l'humour macabre rappelaient les Ibériques de Tanger nous avait prévenus : « Si cet idiot persiste à avoir la chiasse, on le largue ! » À ces mots, mon cousin avait manqué de s'évanouir et les choses avaient empiré. Une odeur pestilentielle s'était alors subitement dégagée de sa personne, faisant fuir la tablée. Toute, sauf moi, bien entendu. L'air était étouffant. L'orchestre national scandait à la radio un chant patriotique. La fumée du kif, épousant celle du tabac, voilait le plafond bleu. Réda n'osait bouger. Il restait là, posé sur la pointe des fesses, les mains cramponnées aux accoudoirs du fauteuil en plastique. D'abord timide, la grogne de nos voisins gagna en virulence au fur et à mesure que la puanteur se répandait, puis finit par alerter le garçon de café qui accourut, prêt à mordre comme une bête dont on aurait souillé le territoire. Flairant aussitôt la situation, il se mit à hurler à pleine gorge. Je me levai, le torse gonflé, prêt à mettre un terme à ses insultes. Constatant que je ne lui arrivais qu'aux épaules, je tempérai mes protestations : « Ce jeune homme est malade, monsieur ! – Je ne suis pas sa mère, ordure ! » pesta-t-il en empoignant Réda par le col de la chemise. En tentant de m'interposer, je reçus un coup au menton qui me laissa

sonné quelques instants. Je me résignai donc à les suivre. Un silence soudain s'était abattu sur la terrasse où tous les regards avaient convergé sur nous. Le garçon de café, dont la voix stridente contrastait comiquement avec l'imposante carure, poussait Réda au-dehors en vociférant. Un filet d'urine les suivait. Quelqu'un se mit à rire. Puis un deuxième. Et la cascade se déclencha. Réda demeurerait sans réaction ; il semblait ailleurs, se laissant évacuer comme un sac rempli d'immondices. Porté par les railleries des consommateurs, triomphant, le garçon acheva son acte de bravoure par un violent coup de pied qui projeta mon cousin dans le caniveau.

Je n'aimais pas voir Réda à terre. Je ne l'ai jamais supporté. Enfants, au village, tous, jusqu'aux plus chétifs de nos camarades, le brutalisaient. À la moindre querelle, son incurable frousse le paralysait. Il se recroquevillait, se protégeait le visage de ses deux bras, attendant que je le délivre. Je l'aurai toujours défendu. Ça m'a souvent coûté cher, mais je l'ai toujours fait. Parce que Réda, c'est mon sang. Alors, devant cette terrasse peuplée de désœuvrés, de cireurs de chaussures, de loueurs de journaux, de petits malfrats, de fonctionnaires dépravés et autres moins que rien, je me baissai et relevai *mon sang*. Je ne dai-

gnai pas injurier ce parterre de barbares; pourtant, ma gorge bouillonnait de blasphèmes comme le Ciel en avait rarement entendu de pareils. S'ils avaient perçu une parcelle de la haine et du mépris qui étincelaient dans mes yeux, ils auraient aussitôt cessé de rire et de nous montrer du doigt. Parce qu'un homme du Sud, humilié comme je l'étais, est un homme imprévisible, capable de toutes les folies.

Réda chancelait un peu, s'appuyait sur mon épaule. Sa tête dodelinait. Nous nous éloignâmes lentement. Silencieusement. J'aurais aimé lui expliquer de quelle façon terrible je comptais m'y prendre pour me venger : Ce fumier ne perd rien pour attendre, j'aurai sa peau, tu verras; j'ai mon idée là-dessus... Une embuscade... La nuit... Au tournant de quelque ruelle obscure. Il n'y verra que du feu. J'ai bien fait de garder mon couteau à cran d'arrêt; p'tit frère le voulait tellement! J'ai failli le lui laisser, avant notre départ. Le coquin s'était réveillé dès l'aube et se tenait là, devant le camion poussiéreux qui devait nous transporter, Réda et moi, vers le nord; il me regardait avec ses yeux humides; sans rien me demander, mais je savais comme il le convoitait, ce couteau... Tu vois, j'ai eu raison de ne pas céder. Il est toujours bon de garder son cran d'arrêt sur soi. Je saignerai

cette crapule; il est grand, mais je le prendrai par surprise; je lui ferai une grande balafre pour qu'il se souvienne de moi. C'est un fils de la Tassaout qui parle. Tu peux me croire...

Ainsi ruminais-je les sanglants desseins d'une vengeance différée. Réda n'en sut jamais rien. Il marchait à mes côtés, les bras ballants, la sacoche en bandoulière. Nous nous dirigeâmes vers la fontaine publique; un brin de toilette devenait urgent. Ce n'est pas pour médire, mais mon cousin empestait la charogne avariée. Les sardines grillées que nous avions ingurgitées à midi près du port y étaient certainement pour quelque chose. Leur prix dérisoire aurait d'ailleurs dû m'alerter. Mais je feignais de ne rien sentir. Le soleil déclinant colorait de son éclat de pêche les murs, les boutiques, les bêtes et les hommes. La fontaine n'était plus très loin. La nuée de morveux qui jouaient autour n'était pas faite pour me rassurer. Je savais de quoi seraient capables ces teigneux s'ils surprenaient Réda à faire ses ablutions intimes en pleine rue. J'avais conscience de l'effroyable férocité qui pouvait animer cette engeance. Quand j'étais même, Dieu me pardonne, les moments où un mendiant se lavait à la fontaine publique étaient pour nous de pures délices. Nous guettions comme des félins l'instant

précis où il avait les fesses à l'air pour surgir à l'improviste et lui infliger toutes les misères du monde. Nous lui volions son ballot, ou bien sa calotte, ou encore nous tirions sur son capuce, le faisant tomber à la renverse. Le spectacle était si drôle ! Le voir ainsi trempé, le saroual aux genoux, incapable de nous suivre, écumant de rage, tempêtant et maudissant, nous faisait jubiler. Nous nous roulions par terre et riions aux éclats. Nous battions des mains et lancions vers le ciel des cris de victoire. Mais, à présent, dans la moiteur fétide de ce crépuscule, avec mon pitoyable cousin dans son pitoyable état, j'avais envie de tout sauf de rire !

Nous nous assîmes près de la fontaine sans nous parler, sans même nous regarder, et, blottis l'un contre l'autre comme deux mendiants égarés, nous attendîmes patiemment que la nuit fût tombée.